

La dernière page



Notre pain quotidien

La chronique de **Christiane Rancé**

Je me suis félicitée de vivre à la campagne lorsque j'ai appris ce qui était désormais inévitable – comme pour les Chinois, les Italiens et les Espagnols avant nous. Nous aussi, tous, absolument tous, nous allions devoir rester rigoureusement à demeure. J'ai alors songé à mon privilège. J'avais une maison entourée d'espaces, de ciel. Qu'importait le nombre de proches au mètre carré sous ce toit, puisque à tout moment chacun d'entre nous pouvait en sortir pour respirer sans mettre la vie d'un étranger en danger ? Mais ceux qui restaient dans les banlieues, dans les barres d'immeubles, dans des appartements surchargés d'enfants ? Ceux qui n'avaient rien d'autre où aller que le studio de 20 m² qui semblait hier encore, parce qu'en centre-ville, un luxe d'espace ? Comment ne pas songer à eux tous, dans cette promiscuité radicale que ne connaissent que les prisonniers, encore que ceux-ci n'aient même pas le choix d'élire leurs compagnons de cellule ? Comment ne pas souffrir pour eux ? Ne pas compa-

tir avec d'autant plus de prières que j'étais ici, au plus profond de la campagne, et en bonne santé jusqu'à preuve du contraire ? Ici, j'avais l'inépuisable recours du jardinage lorsque j'étais fatiguée d'écrire. Je pouvais me contenter d'être assise sur le seuil de ma porte, ma tasse de thé tiédissant dans la main, à contempler les Pyrénées ; me réjouir du paysage printanier et ne plus me soucier de l'heure – d'ailleurs, à quoi servaient dorénavant les montres et les agendas ? Tout se déroulait comme si j'étais en vacances, ou comme lorsque nous étions en vacances et pourtant, autour de moi, il y avait quelque chose de différent, d'anormal. Quelque chose dans le décor, qu'avait provoqué l'arrêt de toutes les activités humaines, s'était métamorphosé et j'en faisais l'expérience inouïe, inépuisable, que jamais je n'aurais cru possible de vivre : il n'y avait plus un bruit.

C'était tellement étrange de ne plus entendre de voitures sur les routes, de tracteurs dans les champs ni, de loin en loin, de ces moteurs toujours grondants des machines agricoles. Même le ciel,

Aucune voix non plus ni de rumeur du hameau voisin, mais les sons imperceptibles de la nature en vie.

d'habitude labouré par des réacteurs d'avions en partance pour d'autres continents, même le ciel était muet. Quel silence *humain* incroyable, si profond que j'entendais comme au concert le pépielement des oiseaux, les mésanges et les moineaux, les pies et les loriots. Je percevais chacune de leurs modulations et, de temps à autre, le chant mat et court des grenouilles. Aucune voix non plus ni de rumeur du hameau voisin, mais les sons imperceptibles de la nature en vie : le passage invisible d'un animal dans un fourré, la croissance ténue de l'herbe, un frôlement d'aile. Dans la soirée, j'ai pris ma bicyclette, j'ai roulé sur l'asphalte désert des toutes petites routes, personne non plus à perte de vue, et

cette absence avait quelque chose de proprement vertigineux. J'avais dans l'immobilité. Ce sentiment me frappa plus encore que le spectacle que j'avais visionné la veille, des canaux, des places et des rues déserts de Venise.

Et d'un seul coup, quoique consciente de ma chance d'être là, à me mouvoir dans ce vide, émue par la tessiture somptueuse du silence, j'ai été prise d'une brève angoisse. D'où venait ce malaise ? J'avais ceux que j'aimais à portée de main, de l'air et de l'espace en abondance. Je suis rentrée en pédalant à toute force, troublée. C'est alors que mon téléphone a sonné. La brusque nostalgie dans quoi m'a plongée la voix lointaine de mon amie, m'a révélé la raison de mon instant de déréliction. Les autres, tous les autres, l'ami intime ou l'inconnu qu'on croise par hasard me manquaient, dans l'interdiction où j'étais dorénavant de les toucher, de les embrasser, de cheminer avec eux, de leur parler face à face, de me réjouir ou de compatir avec eux, les yeux dans les yeux, dans la rue comme à l'église. Je me suis alors souvenue de la tristesse et

du mutisme que j'avais relevés en cette matinée historique du mardi 17 mars, sur le visage des gens que j'avais croisés à bonne distance en faisant mes courses, avant notre réclusion imminente. Nous réalisons tous que ce lien tangible, physique que nous avions parfois peu considéré, ou mal supporté, ou bien ignoré, ce lien permanent avec le reste de l'humanité nous était brutalement retiré. Nous prenions conscience que s'il y avait un instinct égoïste de conservation chez chacun d'entre nous, il y a aussi et surtout le besoin vital des autres êtres parmi lesquels chacun d'entre nous se meut.

« Notre Père, qui es aux Cieux, donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien », nous a appris à réciter, ensemble, Jésus. Il était donc là, ce pain de chaque jour, dans cette promesse toujours renouvelée, toujours offerte, toujours lumineuse de la rencontre avec l'autre, de la communion avec celui qui vient à nous, avec tous les autres dans l'amour que nous leur devons. Ce pain dont nous avions brutalement la faim et la nostalgie, – l'eucharistie.